

TCHEKHANOVETS Yana

*The Caucasian Archaeology of the Holy Land. Armenian, Georgian and Albanian Communities between the Fourth and Eleventh Centuries CE*

Leiden-Boston, Brill

2018, 307 p.

ISBN : 9789004362246

Cet ouvrage est une version révisée de la thèse de doctorat de Y. Tchekhanovets, soutenue en 2016 à l’Institut d’archéologie de la Hebrew University of Jerusalem.

Les communautés arméniennes, géorgiennes et albanaises du Caucase présentes en Terre sainte durant les périodes byzantine puis musulmane constituent l’objet de l’enquête de l’auteur. Elle a délibérément choisi ici le terme de « Caucasiens » pour regrouper les membres de ces trois communautés dont les principaux centres culturels se trouvaient alors dans le sud du Caucase. Son objectif est d’établir la place de chacune d’entre elles dans l’ancienne Palestine afin de comprendre leurs interactions en Terre sainte et l’influence qu’elles exerçaient sur les églises nationales du Caucase.

Le livre s’articule en cinq parties : la première est consacrée aux sources littéraires, la deuxième aux vestiges archéologiques, la troisième aux manuscrits et colophons, la quatrième met en relation les découvertes archéologiques avec les sources littéraires, tandis que la dernière s’intéresse aux interactions des communautés caucasiennes avec les institutions de Terre sainte, à leur insertion et aux influences culturelles et religieuses perceptibles chez ces Caucasiens. L’ouvrage est riche de 144 figures, présentant essentiellement le matériel archéologique utilisé. Des plans précis et des photographies en noir et blanc étaient les démonstrations de l’auteur dans l’ensemble de l’ouvrage. Onze cartes, dont certaines en couleur, détaillent l’implantation de chacune de ces communautés en Terre sainte, aux alentours de Jérusalem et dans la Ville sainte même.

Dès l’introduction, l’A. précise qu’à l’époque envisagée (IV-XI<sup>e</sup> siècles), on n’a pas connaissance de l’existence de colonies séculières permanentes d’Arméniens, de Géorgiens ou d’Albanais en Terre sainte. Il s’agissait essentiellement de communautés monastiques et de groupes de pèlerins, la différence entre ces deux catégories de personnes n’étant pas aisée à établir puisque les pèlerins rejoignaient les monastères pour y rester parfois plusieurs années, voire toute leur vie. Ces pèlerins et ces moines laisseront des traces archéologiques, à travers des bâtiments, des graffiti, des mosaïques, des inscriptions, des poteries et des coutumes funéraires spécifiques.

L’A. présente les sources littéraires anciennes utiles à son sujet en résumant succinctement le contenu des œuvres et les éléments pouvant éclairer la présence des Caucasiens dans la région. Les chroniques mentionnées sont peu nombreuses. Il s’agit de celles, très connues, de Procope de Césarée (*De Aedificiis*), ou des auteurs arméniens Séb eos, Movses Khorenatsi et Movses Daskhurantsi. Parmi les documents ecclésiastiques utilisés figure le *Le Typikon de la Grande Laure* aussi connu sous le nom de *La Règle de Saint-Sabas*. Quelques descriptions antiques et médiévales de la Terre sainte mentionnant les Arméniens parmi les divers peuples présents sont également citées. La catégorie de sources à laquelle l’A. consacre le plus d’attention est l’hagiographie, dans laquelle elle puise des informations sur la géographie ecclésiastique, les monastères, les ermitages et les communautés caucasiennes. Il faut toutefois rester prudent dans l’utilisation de ce type de sources, souvent à caractère merveilleux.

Le chapitre consacré aux vestiges archéologiques est, de loin, le plus développé (160 pages) puisqu’il représente à lui seul plus de la moitié de l’ouvrage, témoignant de la formation d’archéologue de l’A. Elle s’intéresse aux traces architecturales laissées par les communautés arméniennes à Jérusalem et dans les environs, au premier rang desquelles les grands complexes monastiques où l’on retrouve des inscriptions. Celui du sommet du Mont des Oliviers est considéré comme étant le premier dans lequel des vestiges archéologiques d’une présence arménienne dans la Cité sainte ont été découverts. Ce monastère, particulièrement remarquable, contenait de nombreuses mosaïques avec des inscriptions grecques et arméniennes, des vestiges d’anciens bâtiments et de sépultures mis au jour dès 1871-1873 pendant des travaux de construction dépendant des responsables de l’Église russe. L’auteur revient sur les différentes campagnes de fouille effectuées sur le site par des directeurs russes. Elle indique les caractéristiques du site par zones et décrit les bâtiments identifiés, les divers éléments architecturaux et les tombes retrouvées avant de retranscrire et de traduire les inscriptions funéraires grecques et arméniennes. Dans l’une des chapelles d’un autre complexe monastique de l’époque byzantine des environs de Musrara, une « mosaïque de l’oiseau » avec une inscription arménienne a été trouvée au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette découverte a fait l’objet de nombreuses publications. L’auteur analyse scrupuleusement le fond et la forme de ces inscriptions, et détaille le matériel archéologique retrouvé à proximité. Une campagne de fouilles dans les années 1990-1992 a permis de mettre au jour un monastère arménien avec une église qui daterait des V-VI<sup>e</sup> siècles, des sépultures, des logements et

un système d'approvisionnement en eau élaboré, constitué de canaux, d'un vaste réservoir et de petites citernes. De nombreuses inscriptions ont été aussi trouvées dans cette zone. Un vaste monastère de « Theodorus et Cyriacus » servant de centre de pèlerinage a été découvert sur le Mont Scopus, avec des inscriptions grecques et arméniennes.

Le principal centre ecclésiastique et spirituel médiéval de la communauté arménienne était le monastère des Saints-Jacques, situé sur le Mont Sion, à l'intérieur de la cité de Jérusalem. La structure initiale daterait du milieu du XI<sup>e</sup> siècle, mais l'ensemble fut reconstruit au XII<sup>e</sup> siècle, puis restauré aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, avec quelques modifications structurelles. L'A. détaille tous les éléments constituant ce vaste complexe monastique. Elle mentionne les principaux résultats issus des travaux des archéologues sur le site, revient sur l'origine, la place et la forme des différentes chapelles et de la cathédrale, avant d'étudier certaines inscriptions retrouvées sur quelques tombeaux.

Dans cette longue partie dédiée aux découvertes archéologiques, l'A. analyse un panel de graffiti gravés par les pèlerins lors de leur passage dans la Ville sainte, mais également à Nazareth, à Sobata et dans le Sinaï. Ces graffiti en arménien en appellent à la miséricorde de Dieu, et livrent parfois le nom d'un saint imploré ou encore celui de leurs auteurs.

Il subsiste également de remarquables vestiges archéologiques géorgiens, découverts à la suite de fouilles dans Jérusalem et dans le Shephelah (les contreforts de Judée). Le monastère Saint-Théodore à Bir el-Qutt, retrouvé en 1952-1953, abrite de nombreuses structures bâties autour d'une cour centrale. Parmi celles-ci figurent des chapelles avec des cryptes, des pièces d'habitation, des presses à huile et à vin, une cuisine et un réfectoire construits dans un calcaire rougeâtre. Des mosaïques aux motifs géométriques contiennent des inscriptions dédicatoires en géorgien précisément étudiées ici. Les vestiges de bâtiments, les sépultures et les inscriptions découverts sur le site du monastère géorgien d'Umm Leisun (mis au jour en 1996), mais aussi dans le complexe YMCA, à Jérusalem – qui possède un sol en mosaïque –, le complexe funéraire de Beit Safafa, le monastère de la Croix – dont la nef centrale de l'église est ornée d'une mosaïque de pavement –, l'ermitage d'Horvat Burgin, sont décrits et analysés. L'A. revient plus spécifiquement sur les inscriptions en grec de certains tombeaux, comme celui de Thecla le Bessian, abbesse du monastère de Iuvenalius, ou encore ceux des diacres d'Anastasis. Plusieurs graffiti de pèlerins, en géorgien, ont aussi été retrouvés en Terre sainte.

Un court chapitre de dix pages porte sur les collections de manuscrits et colophons. Les manuscrits

se révèlent riches en informations sur le développement de la langue, de la littérature et de la liturgie des Caucasiens. Si les manuscrits arméniens de la période antérieure à la croisade sont rares, les manuscrits géorgiens sont, au contraire, très nombreux, tandis que ceux des Albaniens constituent la seule preuve matérielle de leur présence dans la région dans l'Antiquité. Les plus anciens textes issus de ces communautés retrouvés dans la région sont des palimpsestes de traductions de la Bible en arménien et en albanien, dans le Sinaï (VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles). À partir du XI<sup>e</sup> siècle, la quantité de manuscrits arméniens augmente considérablement; la collection du patriarchat arménien de Jérusalem s'élève à 4 000 manuscrits. Les deux principales collections de manuscrits géorgiens se trouvent, pour leur part, dans la bibliothèque du patriarchat grec orthodoxe de Jérusalem et dans la bibliothèque du monastère Sainte-Catherine du Mont Sinaï. La présence de *scriptoria* géorgiens est attestée dans certains établissements monastiques comme la laure de Saint-Sabas. Les colophons de manuscrits fournissent, quant à eux, des informations très détaillées sur certains membres des communautés religieuses, tels que les moines, les interprètes, les scribes ou les donateurs, mais aussi sur les monastères, les églises, les *scriptoria*...

L'A. considère la confrontation des témoignages littéraires et archéologiques comme un véritable challenge. Elle revient sur les types d'institutions existantes telles que les *coenobia* (monastères) ruraux, les *xenodochia* (hospices pour les pèlerins et les malades), ou encore les rares *ecclesiae coemeterialis* (églises bâties pour être utilisées comme cimetières) tenus par les Caucasiens en Terre sainte. Un utile tableau permet de distinguer rapidement si les sources littéraires sont confortées ou non par des découvertes archéologiques pour chacun des établissements mentionnés. Deux cas sont approfondis: celui du monastère des Ibériens près de la Tour de David et celui du complexe monastique du sommet du Mont des Oliviers.

Cette première confrontation permet à l'A. d'analyser ensuite les modèles d'interaction entre les communautés caucasiennes et la Terre sainte. Son étude se resserre autour de plusieurs catégories de « preuves »: les caractéristiques architecturales des structures en rapport avec les Arméniens et les Géorgiens; les poteries et les sépultures qui constituent d'importants marqueurs d'identité; les données épigraphiques indiquant des préférences dans le choix de la langue. La relation des Caucasiens avec l'Église de Jérusalem est envisagée sous cet angle, de même que l'impact des controverses christologiques sur les relations entre les communautés, avec la démonstration qu'en dépit des schismes dogmatiques,

les Arméniens et les Géorgiens étaient profondément impliqués dans la vie de l'Église de la Ville sainte. Les rapports entre ces communautés monastiques et leurs pays d'origine, auxquels des prières étaient consacrées, et l'autorité qu'elles retiraient de leur présence en Terre sainte auprès de ceux-ci sont soulignés par l'A. Le rôle de ces centres palestiniens sur la vie intellectuelle de l'Arménie et de la Géorgie s'accrut tout au long de la période. De nouveaux établissements monastiques furent également créés à l'initiative de nobles ou de souverains arméniens et géorgiens, dans la perspective de développer les institutions nationales.

Les différents chapitres qui, à l'exception du dernier, présentent essentiellement les ressources littéraires et archéologiques utiles au traitement de la question, n'offrent pas de conclusions partielles qui auraient permis de dégager les principaux apports de chacun d'entre eux. D'autre part, l'abondante bibliographie de l'ouvrage n'est pas exempte de quelques lacunes parmi lesquelles l'étude – pourtant importante pour le sujet traité – de Jean-Pierre Mahé et Zaza Alexidzé (cités par l'A. pour d'autres travaux) : « Découverte d'un texte albanien : une langue ancienne du Caucase retrouvée » (dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 141<sup>e</sup> année, n° 2, 1997, p. 517-532), qui traite des textes sinaïtiques en albanien.

Parmi les principaux résultats de ce vaste et utile travail de synthèse et d'analyse, un large corpus de matériel archéologique a été présenté, reprenant le plus souvent des études déjà réalisées à la suite de campagnes de fouilles organisées par les autorités israéliennes ou russes. Certaines découvertes sur des complexes monastiques connus de longue date ont été reconsidérées et de nouvelles identifications

proposées pour des sites arméniens et géorgiens, bien que celles-ci posent encore souvent problème. Par ailleurs, l'association de vestiges archéologiques à la présence d'une communauté albaniene a été suggérée ici pour la première fois. L'A. fait toutefois le constat que ses tentatives de confrontation des données archéologiques et historiques sur la présence des Caucasiens en Terre sainte se sont avérées peu concluantes, les deux types de témoignages ne se superposant pas. Elle considère que cette étude, qui s'inscrit dans un mouvement de recherche scientifique interdisciplinaire et international, n'est qu'une première étape dont les résultats pourront servir à de futurs travaux archéologiques et historiques sur les communautés chrétiennes en Palestine. Beaucoup reste encore à faire dans l'identification des différents sites et dans l'étude de l'implantation des Albaniens.

Marie-Anna Chevalier  
UM3, CEMM